

Un homme à p(r)endre

Alberto Lombardo

8, rue Fernand Pelloutier 75017 Paris
Tel : 01 42 26 69 91 / 06 13 22 73 79
e-mail : lombardoalberto@yahoo.fr

Avec Eliane, je ne suis pas tout à fait moi-même.

C'est comme si mon corps d'ordinaire très aérien s'évertuait à nager dans un désert aride.

Donc Malaise.

Ce n'est pas tant qu'Eliane m'impressionne. Non ! Elle est normalement constituée.

Mais ce n'est pas forcément productif de vouloir aller toujours plus loin.

On a couché ensemble douze fois et toujours dans un lit, ça fait deux ans qu'on se connaît.

D'ailleurs je ne m'en étais jamais plaint ; jusqu'à ce que je tombe sur elle dans la boulangerie près de chez moi, ça m'a fait un choc.

-Ah ! Éliane quelle surprise ! Mais dis moi ce n'est pas ton quartier, tu es bien matinale.

De déballer comme ça, en pleine boulangerie, toute mon intimité, et qui plus est devant ma charmante boulangère, c'en était gênant.

Ce n'est pas qu'Eliane me fasse honte. Non ! Mais j'aime bien ma boulangère. Et je crois que pour elle aussi c'est réciproque. Y a qu'à voir comment elle me parle quand je suis seul avec elle dans la boutique.

-Alors, Monsieur Octave, qu'est-ce que ce sera pour vous aujourd'hui, un campagne ou un complet ?

Avec toujours cette petite moue qui termine sa phrase comme si elle s'autorisait à m'embrasser à distance.

En fait, Eliane m'avoua qu'elle avait l'intention de me surprendre au pied de mon lit, avec deux croissants.

-Mais c'est touchant, c'est carrément touchant, il ne fallait pas : tu pourrais prévenir avant !

Mais puisqu'elle était là, et que je n'avais pas encore pris mon petit-déjeuner, je lui ai proposé de monter.

Dans les escaliers, elle me fit un deuxième aveu, elle avait à me parler.

L'angoisse ! De si bonne heure, un si beau jour, comme ça, sans prévenir...
J'avais grand besoin d'un bol de café bien noir.

Elle croyait que je n'aimais pas le café.

-Mais toi oui ! ma chérie, tu sais bien que pour toi je suis prêt à faire des sacrifices de temps à autre. Alors comment vont les affaires ?

Elle voit bien que je l'évite, que je la fuis, que c'est plus comme avant, que j'utilise un langage froid, distant, quand je m'adresse à elle.

-Mais qu'est-ce que tu vas chercher !

Et pour faire diversion je me jette sur son corps, lui caresse les seins et lui mordille les lobes.

Ça la rassure un court instant.

Bien vite elle repart à l'attaque, elle affirme qu'elle a longuement réfléchi - je veux bien le croire - que ça ne peut plus durer comme ça nous deux.

-Ah bon !?

-Et si tu me demandais de t'épouser ?

Tout à coup j'ai très chaud. Un besoin de prendre l'air. Je décide d'aller ouvrir la fenêtre. J'ouvre la fenêtre : le soleil est toujours là, merci !

J'inspire, et en même temps je ferme les yeux.

Elle me suit du regard, je sens son regard sur ma nuque qui me scrute qui me dénuque qui attend.

-Oui, pourquoi pas ?

C'est moi qui ai dit ça.

Sans plus tarder et pour me témoigner son bonheur, elle vient me gratifier d'un baiser prolongé sur le creux de ma nuque... j'ai un petit frisson. J'en profite pour lui demander de me laisser seul parce que j'ai pas mal de choses à régler...

-Des factures, des chemises... à repasser évidemment !... Enfin toutes sortes de tracas... Quelle belle journée qui s'annonce aujourd'hui !... Quelle idée heureuse tu as eue de passer... On se rappelle sans faute... D'accord, d'accord... Je te rappelle bientôt... Mais bien sûr... Promis... Promis... Promis !

Elle se retire sans faire d'histoire.

Comme elle avait dit ça, j'en suis tout retourné.

Bien sûr j'aurais pu lui dire qu'on n'était pas fait l'un pour l'autre, que c'était évident, qu'il suffisait de nous mettre côte à côte pour flairer l'anachronisme.

Plus froidement, j'aurais pu lui avouer qu'elle ne me plaisait pas physiquement. C'est vrai, elle a un visage trop carré. Et si en plus en vieillissant elle ressemble à sa mère, ça promet.

Quand on se voit une fois tous les deux mois, on peut faire fi de ces choses-là, mais de là à vivre avec, 24 heures sur 24, il faudrait être sacrément désespéré pour supporter.

Et puis on n'a rien à se dire, on est d'accord sur rien.

Et puis c'est le genre à me faire prendre une douche tous les jours.

Avec sa grande gueule, je n'aurai jamais le dernier mot.

Non Octave, ce n'est pas sérieux ! Tu ne vas tout de même pas gâcher ta vie pour une sauterelle qui n'a rien d'autre à se mettre sous la dent.

D'un autre côté, elle semblait si fragile quand elle m'a proposé de l'épouser... si malléable... si dépendante... si amoureuse...

C'est important de se sentir aimé.

D'accord !

Mais si on fait ça on va jusqu'au bout, pas question de faire les choses à moitié.

Grande cérémonie, dragées, jarretière, Messe !

Plus de deux cents invités.

J'en connais que ça va faire crever de rage.

J'exige une musique bien pompeuse pour notre entrée dans l'église.

Avec une permanente et bien maquillée, ça peut faire des jaloux.

Et puis après la fête, on sera tellement fatigué qu'on n'aura pas à s'accoupler.

C'est seulement la suite qui m'inquiète un peu.

Après tout si on a chacun sa chambre...

Non ! Je ne peux pas je ne peux pas c'est plus fort que moi je ne peux pas ; il faut que je le lui dise...

J'ai tellement peur qu'elle se jette du haut d'un pont après ; elle m'aime tellement.

Ça me rappelle quand j'étais avec Sylvie.

Exactement le même cas de figure.

On s'était rencontré à la chorale des locataires de l'immeuble que j'habitais à l'époque.

C'est le propriétaire de l'immeuble qui organisait ça. Un chanteur lyrique très célèbre !... Pourtant plutôt sympa.

C'était une bonne idée, ça nous permettait de faire connaissance entre voisins.

On s'est souri pendant toute la réunion préalable.

Elle était tellement grosse !

En fait elle habitait au-dessus de chez moi. Selon elle, on s'était déjà croisés huit fois dans les escaliers... J'avais jamais fait attention. C'est pas crazy la vie in the city !?

C'est elle qui a fait le premier pas. Tout de suite après la réunion, elle m'a invité à venir répéter chez elle ; elle avait un piano.

-Comme ça se sera plus gentil qu'elle m'a susurré.

-Oui, pourquoi pas ?

Je ne suis pas du genre très expansif... Surtout quand je sens que je ne vais pas tarder à me retrouver dans un lit avec une inconnue.

Elle m'avait donné rendez-vous pour le lendemain.

On avait quinze jours pour jeter un coup d'œil sur l'Ave Maria de Gounod.

Le lendemain, dès neuf heures, j'étais chez elle. Je tenais à ce qu'elle sache que j'étais uniquement venu pour ça : répéter, répéter, répéter.

-C'est bien d'être venu si tôt, ça nous laisse de la marge.

-C'est-à-dire que je ne pourrai pas rester longtemps, j'avais pas prévu, j'ai pas mal de choses à régler... Des factures, des chemises... à repasser évidemment !... Enfin toutes sortes de tracas...

Je commençais à transpirer d'inquiétude, je me demandais ce qu'elle avait derrière la tête : si tôt. Le matin. J'ai pas l'habitude.

Elle vivait dans un studio, le lit prenait la moitié de la pièce.

Je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à parler du lit : qu'il était grand, que ça devenait rare à notre époque les grands lits, mais que c'était important, surtout quand on est du genre agité, que celui-là devait être très confortable, le matelas semblait épais et dur, c'est important pour le dos.

Naturellement elle me demande si je veux l'essayer.

Je lui rétorque qu'effectivement, effectivement, je suis un peu fatigué, même que j'ai eu beaucoup de mal à sortir de mon lit ce matin, mais que pour rien au monde j'aurais voulu lui faire faux-bond, ça n'aurait pas été convenable, surtout pour un premier rendez-vous...

-Oh oui ! très confortable. Mais ça se devinait. Rien qu'à le regarder on sent qu'on va être à son aise là-dessus. Pour un peu je continuerai ma nuit.

Elle me prend au mot.

-Mais l'Ave Maria ?

Elle me rappelle qu'il nous reste encore quinze jours. Et elle m'avoue qu'elle se sent un peu patraque elle aussi, vraisemblablement à cause du vin qu'elle a bu hier soir... Elle est rentrée très tard et ne s'est pas endormie avant cinq heures du matin.

-Ah bon, vous avez fait la fête ?

-En quelque sorte.

-Chez des amis ?

-En quelque sorte.

-Je le connais ! ?... Pardon, excusez-moi.

Gentiment, elle me renseigne qu'elle était avec son professeur de langues mortes, qu'ils ont fêté son diplôme. Je lui dis : félicitations !

-Vous devez avoir des rapports très intimes avec votre professeur ?

Elle m'avoue que c'est comme un père.

Sur ce, elle me saute dessus, déboutonne mon pantalon, et se met à glousser des mots doux d'animaux de basse-cour à mon sexe. Entre autres.

Il a plutôt bien réagi.

À partir de ce moment-là, ça a été terrible.

Elle me téléphonait sans arrêt pour prendre de mes nouvelles, elle me glissait des poulets sous ma porte matin midi et puis le soir aussi, et on chantait l'Ave Maria sous les draps.

Vocalement on était assez dans le ton.

Physiquement, il faut le reconnaître, je ne faisais pas le poids.

Au début, ça m'excitait assez de posséder un être aussi volumineux, mais je suis comme les enfants moi : je me lasse vite.

Et puis à part chanter et se mettre au lit - ce qui revenait au même - , on ne peut pas dire qu'on avait de la conversation.

Quand je suis avec une femme, j'ai besoin de sentir qu'intellectuellement, on a des choses à s'apporter.

Quand on avait le malheur de se donner rendez-vous dans un café ou au restaurant, c'était mortel. On n'en finissait pas de se faire les yeux doux pour combler les silences qui commençaient sérieusement à menacer notre couple.

On parlait par symboles. Du genre :

Elle : Le ciel est bleu aujourd'hui

Moi : Ah non, non !... Il y a un petit nuage.

Elle : Et un nuage, ça amène un autre nuage.

Moi : Et si on n'y prend pas garde, le ciel sera bientôt tout gris.

On était très lucide au fond.

Si bien que j'ai fini par déménager.

Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

Huit mois plus tard, un soir que j'étais déprimé parce que je ne comprenais rien au livre que j'étais en train de lire, j'ai prononcé son nom : *Sylvie*, et j'ai senti qu'elle me manquait un peu tout de même.

Alors je l'ai appelée.

Elle a été très digne au téléphone, un peu froide peut-être, mais digne. Elle ne m'a fait aucun reproche. Pourtant elle avait dû souffrir, ça se sentait dans sa voix.

-Tu seras surpris m'a t-elle dit.

-Ah bon ?

-Je ne sais pas si tu vas me reconnaître. Passe me prendre, après on ira au restaurant, c'est moi qui paye...

Je raccroche.

Et là, je sens que j'ai envie d'elle : Une envie terrible de la prendre dans mes bras, de l'embrasser, de la culbuter sur son lit, de l'étouffer !...

Je cours jusque chez elle, je monte ses escaliers quatre à quatre, je perds mon souffle, je sens que je vais avoir une attaque. Avant de sonner je reprends mon souffle.

Calme, calme, elle est à toi.

Je sonne.

Non c'est faux je frappe. Je ne sonne jamais.

Je frappe. Elle ouvre. Ciel !

Ce n'est plus la même. Elle a perdu vingt kilos. Elle s'est teint les cheveux en roux. Elle est encore plus belle. En fait elle est carrément excitante. Je balbutie des mots indistincts, j'ai l'air d'un pauvre enfant battu qui vient de faire une grosse bêtise et qui a peur de se faire ramasser de plus belle.

Elle ne dit rien. Elle se contente d'appeler Fifi. C'est son chien. Une récente acquisition. Elle lui fait des mamours histoire de lui rendre plus facile la séparation. Oh ! Je n'aime pas ça... On file au restaurant.

Au restaurant, elle fait la fière, elle m'envoie des piques de temps en temps, elle me sourit d'un air méprisant, elle commande du champagne - le plus cher ! - , elle lance négligemment sa carte bleue sur la table au moment de l'addition et laisse dix euros de pourboire au serveur que j'ai trouvé détestable.

Effectivement, elle a beaucoup souffert.

Et quand je lui propose de la raccompagner chez elle pour prendre un dernier verre, elle me jette un tendre ce n'est pas la peine, je suis trop fatiguée et Fifi ne le supporterait pas.

Ah !... Je suis rentré chez moi comme une furie, j'ai fait tout le trajet à pied et Dieu sait que ce n'était pas la porte à côté. Moi qui n'aime pas marcher.

Je l'aimais, je sentais que je l'aimais, j'étais fou d'elle, il fallait que je le lui dise, elle était en droit de le savoir.

Alors je lui ai écrit une lettre.

La plus bouleversante, la plus enflammée, la plus fiévreuse des lettres !

Deux jours plus tard, elle me rappelle.

On s'est rapidement retrouvé sous les draps, on ne chantait plus l'Ave Maria, elle pouvait enfin se mettre sur moi sans pour autant m'écraser, mais pour le reste c'était pareil : aucune conversation !

Deux mois plus tard je lui disais de vive voix que je m'étais trompé, que j'avais cru, mais que j'avais mal cru, qu'on pouvait rester bons amis... si elle le désirait.

Heureusement elle a refusé.

Mais à cause de moi, elle avait maigri : ça m'a quand même ému.

Éliane ! Mon petit ! À quoi ça rime tout ça... Hein ?

Nous ne sommes plus des enfants. Tu as bientôt trente-huit ans. Patience !

Tu me demandes de t'épouser, d'accord ! C'est plutôt généreux. Je suis même sûr que ça part d'un bon sentiment. Seulement as-tu pensé ne serait-ce qu'un court instant aux conséquences d'un tel acte ?... Non ?

C'est bien ce qui me semblait !

Sommes-nous faits l'un pour l'autre, hein, je me le demande ?

Mais non je ne cherche pas à me défilier, ce n'est pas ce que tu crois.

Sincèrement tu nous imagines tous les deux à la Mairie devant nos amis en train de dire oui.

Les autres ne sont pas dupes va ! Ils sentiront bien que si je t'épouse c'est uniquement pour t'empêcher de faire une grosse bêtise.

Et qui souffrira le plus de tous ces si lucides commérages ?... Toi !
Et tu ne cesseras pas de me le reprocher toute notre union durant. Et ça, vois-tu, c'est au-dessus de mes forces.

Et ta sœur ?

Qu'est-ce qu'elle va penser ta sœur ?

Elle qui est ton aînée de six ans et qui n'est pas encore mariée. Tu n'as pas le droit de lui faire cet affront.

Elle pensera que tu veux la narguer, elle se sentira bafouée. Et elle m'en voudra.

Oh si !... je sens bien comment elle m'observe quand je viens manger chez tes parents. Ses regards m'en disent long tu sais. Elle n'attend qu'une chose : me coincer derrière une porte et m'obliger à la rendre heureuse.

Une fois pendant le repas, elle m'a fait du pied.

Je m'en veux d'être contraint de faire allusion à cet incident délicat, mais c'est pour que tu comprennes qu'elle représente un obstacle pour nous.

Rien que d'y penser j'en ai la chair de poule... Elle me fait tellement peur.

Non, malgré toute ma bonne volonté, je crois que j'aurais du mal à la serrer dans mes bras.

Et puis c'est ta sœur !

Ton père ne m'aime pas c'est évident ! Ça saute aux yeux qu'il imaginait quelqu'un d'autre pour sa fille.

L'autre jour, comme un cheveu sur la soupe, il m'a demandé mon âge, comme s'il ne le savait pas depuis le temps. Et tu sais ce qu'il m'a dit ?

« Ça doit être dur de porter un âge pareil avec un physique comme le vôtre ? »

Oh !... Je déteste ces phrases qui ne veulent rien dire et qui ont le don de semer le trouble dans votre esprit.

Et puis... Éliane... Je n'ai jamais osé t'en parler... Mais tu as les pieds froids. C'est très désagréable.

Et puis... Tu n'as pas assez de poitrine. Quand je l'embrasse j'ai l'impression de chercher midi à quatorze heures.

Je n'aime pas tes sous-vêtements. Ça me rappelle mon voyage dans la Creuse.

Tout compte fait, Eliane, je ne vois pas ce qui a bien pu m'attirer chez toi.

Tu as dû profiter de ce que je traversais une période grise pour te jeter sur moi.

Je ne t'en fais pas le reproche va !... Qui ne tente rien n'a rien.

Seulement maintenant j'ouvre les yeux. Avec toi, c'est l'ennui à coup sûr. Les gâteaux le dimanche. Le sapin pour Noël. Pas ça, pas ça !

Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elles ont toutes à me poursuivre !?
Je suis damné.

Quand j'étais collégien déjà elles me mettaient le grappin dessus.
Je me souviens de notre voisine de palier, Madame Lambert, une femme mariée, la quarantaine.
Tous les soirs elle m'épiait quand je rentrais de l'école. J'avais à peine mis la clé dans la serrure que déjà elle ouvrait sa porte.

-Ah !... mais c'est mon petit Octave qui revient de l'école. Ta maman n'est pas encore rentrée ?

Et moi comme un gros niais de lui répondre : non Madame.

-Madame ! Madame ! qu'il est chou !... Appelle-moi Arlette voyons depuis le temps !
Ta mère et moi on se connaît depuis bien avant que tu ne viennes au monde. Alors tu vois ?... on peut se permettre des familiarités tout de même.
Ça te ferait plaisir de venir prendre le thé à la maison... mon mari ne rentre qu'à huit heures... ?

Et moi toujours aussi niais et qui avait horreur du thé à l'époque, je refusais. En prétextant que j'avais beaucoup de travail.
Et le pire c'est que je refusais uniquement à cause du thé.

C'est-à-dire que si elle m'avait proposé du chocolat, j'y serais allé.

Je ne me doutais même pas que le sachet de thé ressemblait à une vieille cochonne qui voulait se soulager.

J'aurais mieux fait d'accepter, ça m'aurait dégoûté à jamais de toute cette mascarade sentimentale.

Bon Dieu ! Je ne suis pas beau pourtant. Je suis petit, ventru, une double scoliose, du poil aux jambes, le poil dru, les dents qui se déchaussent...

Ça doit être tout ça mélangé.
C'est comme le pudding. On met tout et n'importe quoi et ça fait une pâtisserie.

Je suis condamné à la solitude.
Il y a des êtres comme ça.
On les appelle : les élus.

Chez moi c'est plutôt biologique.
En fait j'ai été rejeté dès le premier jour.
Ma mère a passé 24 heures de souffrance sur les étriers, et quand enfin j'ai daigné m'éjecter de son trou trop étroit, elle a dit : « Plus jamais ! »
Et moi j'étais tout surpris de me retrouver si vite dans le monde.
La bouche ouverte, le teint jaune, muet, j'aterrissais.
Né étonné, syncope blanche.
Une tare dont il est difficile de se débarrasser.
On m'a secoué par les pieds pour me faire sortir mon premier cri.

Qu'est-ce qu'on allait bien faire de moi, j'étais pas prévu, en tout cas pas comme ça.

Ma mère a bien essayé de m'éliminer, l'air de rien, mais en vain.
Elle me posait souvent sur le rebord de la fenêtre du septième étage de notre immeuble.
Mais je me contentais de regarder les oiseaux voler, à son grand désespoir.

Quand j'essaye de l'interroger sur cette période de ma vie, elle nie en bloc, sans omettre de m'envoyer une petite pique au passage.

-Toi qui n'a aucune mémoire, comment pourrais-tu te souvenir de ce qui s'est passé quand tu n'étais même pas en âge de prononcer caca correctement ? Ça m'aurait évité de te changer deux fois par jours.

Dois-je la détester pour autant ?

Grâce à elle, j'ai appris que rien ne mérite qu'on s'y attache vraiment.

Et quand on est condamné à poursuivre sa route, mieux vaut pardonner ; ça évite les bagages inutiles.

Et puis... Éliane... Je peux te l'avouer maintenant puisque ça ne peut plus me porter préjudice ; je ne t'ai pas été fidèle.
C'est-à-dire que je t'ai trompée, au moins une fois, sincèrement.
J'ai éprouvé des choses très fortes pour une autre femme.

Pourtant, quand j'ai rencontré Joëlle, j'étais loin de me douter qu'elle symboliserait le premier grand tournant de mon existence sexuelle.

Il pleuvait ce jour-là.

Je marchais et subitement sans me prévenir l'orage a fait son apparition.

Alors je suis allé m'abriter dans une galerie de peinture. Tout simplement parce qu'une galerie de peinture se trouvait à ce moment-là sur mon chemin.

Art Contemporain. Vide. Comme la plupart des galeries de peinture après le vernissage.

Je commençai distraitement ma visite. Assez décontenancé il faut le dire par ce qui m'était offert à regarder. Mais il pleuvait toujours dehors, qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ?

C'est à ce moment-là qu'elle est entrée.

Elle était toute mouillée. L'eau de la pluie dégoulinait le long de ses cheveux, sur son visage, sous son corsage bleu acrylique. Je lui ai tendu un mouchoir. Elle ne m'a pas remercié et s'est essuyée. Elle a jeté un regard trouble et circulaire sur le reste de la pièce et m'a demandé où nous étions. Elle ne savait pas trop quoi faire. Elle a voulu s'intéresser au prix des toiles, mais s'est rapidement ressaisie. Elle a fini par secouer son parapluie tout percé au beau milieu de la galerie. J'ai souri. Elle m'a regardé, m'a rendu mon mouchoir tout trempé et désormais inutilisable, s'est pris le pied dans une sculpture en forme de seau et s'est mise à avoir le hoquet. Là, je suis tombé sous le charme.

La pluie avait cessé.

Elle est sortie, je suis sorti derrière elle, elle s'est retournée - certainement pour s'assurer que j'étais bien à ses trousses -, je lui ai proposé d'aller prendre un café, elle a accepté sans difficulté.

Une femme de taille moyenne, cheveux blonds pailleux, peau acnéique, yeux de poisson chat, joues rebondies à la normande : Pas spécialement mon genre !

Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre dans un petit bistro ; elle semblait très intéressée par moi.

Elle m'a dit qu'elle s'appelait Joëlle qu'elle était caissière dans une grande surface et que c'était son jour de repos.

Je lui ai dit que je m'appelais Octave que j'étais professeur des écoles et que c'était mercredi.

Elle a éclaté de rire.

J'ai pas cherché à comprendre.

Tout à coup je lui prends la main, je me mets à lui dire des choses, des choses que je n'ai jamais dites à aucune autre femme. Je lui dis que j'ai envie d'elle, que c'est purement sexuel ! Que c'est la première fois que ça m'arrive d'avoir une envie aussi spontanée. Que d'habitude j'ai toujours besoin d'un temps d'adaptation. Que ça m'étonne moi-même parce qu'elle n'est pas du tout mon genre. Je lui précise aussi qu'il n'est pas question d'amour entre nous, que de toute façon je suis déjà pris. Elle me dit qu'elle aussi... Ah !... Mais que je ressens un certain désir pour elle. Quelque chose de bestialement physique ! elle me dit qu'elle aussi... Oh !... Que ce qui m'excite c'est la possibilité que j'entrevois de forniquer avec elle dans des lieux publics. Là, elle me demande d'être plus explicite parce qu'elle n'est pas sûre d'avoir tout saisi.

Je pense que c'est le terme de forniquer qui la met dans l'embarras.

Je lui explique que j'ai envie de faire des choses avec elle... mais dans des circonstances particulières...

Je ne sais pas moi... On pourrait se toucher, dans les parcs, en plein jour, au vu des passants. Baiser dans les toilettes d'un Musée ou d'un cinéma. Fouter mal à l'aise une tierce personne, en se faisant des cochonneries devant elle, dans un endroit non approprié, comme dans une salle d'attente de dentiste par exemple.

Elle me répond qu'il faudrait au moins que l'un de nous deux ait des problèmes de dents...

À ses côtés, je m'enflammais, je prenais ma véritable dimension.

Elle a tout accepté !

À chaque proposition que je lui faisais, elle acquiesçait.

Elle avait seulement peur qu'on s'embarque trop loin et qu'on tombe amoureux.

-Y a rien à craindre que je lui disais.

-Avec ces choses-là, on ne peut pas prévoir, qu'elle me soutenait. En tout cas elle m'aurait prévenu, il n'était pas question que je change d'avis en cours de route, elle ne le supporterait pas.

Je n'ai pas voulu polémiquer ; elle acceptait c'est l'essentiel.

Jamais je n'avais éprouvé une sensation pareille. Je me sentais puissant, sexuellement mâle, j'avais le sexe en feu. C'est incroyable l'état dans lequel elle me mettait.

Mais je ne cherchais pas à comprendre, je mettais tout ça sur le compte des lois de l'attraction.

C'était une femme facile, j'étais devenu en homme facile. Que demander de plus quand d'ordinaire on est si compliqué.

La première fois, nous nous sommes donné rendez-vous dans un grand Musée.

Nous avons décidé de faire comme si nous ne nous connaissions pas.

Au téléphone, je lui avais précisé de se poster devant L'Homme Nu de Subleyras.

-Un tableau magnifique tu verras. Et là y a rien à comprendre, il suffit de regarder. Arrive avant moi. J'arriverai par-derrrière pour te surprendre. Tu seras en train de contempler ce magnifique sujet. Tu admireras tout particulièrement les fesses sensuelles de cet homme, ça te donnera l'occasion de penser à moi, car j'ai les mêmes. Si... si ! je t'assure !... D'ailleurs tu pourras comparer après. C'est pourquoi il est important que tu arrives en avance pour bien t'imprégner de la copie. Je t'enlacerai, te retournerai, et ce sera notre premier baiser.

-J'espère qu'il y aura du monde m'a-t-elle répondu.

-Un dimanche, y a de grandes chances, toute la famille réunie. Ça va en faire des témoins gênés. Ensuite tu t'en iras, sans m'adresser un mot, ni même un regard, direction les toilettes les plus proches, section masculine, et nous ferons plus ample connaissance.

-Ô toi ! tu en as de ces idées qu'elle me lance, c'est pas donné à tout le monde. Mais qu'est-ce qu'ils vont penser les gens si je m'en vais sans rien dire après m'être laissée embrasser ?

-Idiote ! c'est justement pour qu'ils pensent que c'est comme ça que ça doit se passer.

-Ô toi !

Je l'avais séduite à jamais. Et en plus elle s'était laissé traiter d'idiote sans frémir, je pouvais tout espérer.

J'étais son James, son Bond, son Robinson. J'étais sa raison d'exister.

Je rentre dans le Musée, je suis tout excité.

Comme un enfant, j'ai envie de crier à tue-tête, à tout le monde, que je suis sur le point d'aller faire des cochonneries avec une femme dont je n'aie cure.

J'espère qu'elle a de beaux seins que je me surprends à penser.

Comment s'appelle-t-elle déjà ?

Joëlle.

Quelle horreur !

Elle est là, plantée devant le Subleyras, comme fascinée. Ça fait peut-être trois heures qu'elle est plantée là. Tant mieux la comparaison sera plus objective.

Quelle conne ! Elle s'est mise en pantalon.

Un jean en plus, c'est du solide !

Je m'avance lentement ; elle ne m'a pas vu entrer, il y a plein de monde dans la salle, notamment devant le tableau, ils sont au moins une dizaine autour d'elle.

Bon Dieu ! c'est vrai qu'elle n'est pas belle...

Je vais avoir l'air de quoi moi, si tous ces gens me voient l'embrasser avec avidité comme j'avais prévu de le faire ?

Rapidement je comprends que c'est justement ça le côté sublime de la situation.

Si je sautais au cou d'une belle femme tout le monde trouverait ça normal et ça passerait inaperçu. Tandis que là, ça risque de créer des dissensions parmi les visiteurs, et j'aurai la part belle. Soit on me prendra pour le sauveur, soit on me plaindra carrément. L'important c'est que ça fasse jaser, que ça surprenne, que ça remue...

Ragaillard, je fonce dans le tas, je pousse les voyeurs qui poussent des soupirs de réprobation, et je l'enlace par-derrière - elle pousse un cri de surprise- je la retourne face à moi, je ferme les yeux instinctivement, et je l'embrasse languamment : un deux trois quatre cinq six sept huit neuf dix tours de langue... Et elle s'enfuit comme une sauterelle qui a oublié son petit dans les toilettes les plus proches.

On aurait répété, on n'aurait pas fait mieux !

Sans plus tarder je cours la rejoindre, je ne voudrais pas qu'elle s'impatiente.

Elle est là, dans les toilettes pour hommes, en train de se regarder dans la glace, pendant que ces messieurs urinent sans broncher.

Je la saisis par la main et je l'emmène dans une cabine.

Là, j'ai droit à ses commentaires.

-Oh dis donc, qu'est-ce qu'ils ont dû penser ! En plus je te dis pas, je crois bien qu'il y avait mon chef de caisse dans la salle quand tu m'as embrassée, il a dû être surpris.

-Tu m'étonnes !...

-D'autant plus qu'il avait des vues sur moi ; il doit l'avoir bien mauvaise.

-Et qu'est-ce qui te fait croire ça, que je m'informe ?

Elle prétend que par deux fois, il lui a mis la main aux fesses, même qu'elle n'a pas osé la lui retirer, eu égard à sa position hiérarchique.

-Et il a eu droit à un pantalon lui aussi ?

Et je saute sur l'occasion pour lui reprocher de ne pas s'être mise en robe.

-Ah ! t'aurais préféré ?

-Évidemment ! à ton avis c'est pour quoi qu'on est là ? Bon !... dépêchons... ôte ton tee shirt ! je vais t'en donner du chef de caisse. C'est bien ! t'as pas mis de soutien-gorge... Mais dis- moi, t'as des seins magnifiques petite cachottière. Que c'est bon, que c'est bon tout ça, hum ! hum ! tu me plais, tu sais.

Elle me dit que je fais ça bien, qu'on voit que j'ai l'habitude. Je laisse dire.

C'est vrai qu'elle a de beaux seins : ronds, fermes, du volume ; juste ce qu'il faut.

J'essaye péniblement de lui baisser son jean et c'est là qu'elle m'annonce qu'on ne va pas pouvoir aller jusqu'au bout aujourd'hui.

Je garde mon calme et je demande : why ?

Elle n'est pas en état.

- Ah c'est malin ! Mais t'aurais pu prévenir tout de même. À quoi ça sert que je me décarcasse si c'est pour faire du touche-pipi.

Elle me répond qu'on n'est pas toujours obligé de concrétiser, qu'il n'y a pas que ça dans la vie.

Je suis hors de moi, je lui rappelle notre pacte, que c'est justement uniquement pour ça qu'on se voit, que le rayon sentimental et caresses c'est pas dans ma boutique.

Et là-dessus je m'éclipse.

-Tu me rappelleras quand tu seras en état, j'ai autre chose à faire.

Quelle humiliation ! j'avais du mal à accepter. Je suis allé me coucher.

La semaine suivante, après m'être assuré qu'elle était en état, et après avoir essayé vainement quelques tentatives... derrière un arbre... sous un porche d'immeuble - il faisait trop sombre, je n'arrivais pas à enfiler mon préservatif - j'ai dérogé à mes principes, et je lui ai proposé de venir chez moi.

Mais attention ! Je la préviens qu'après l'affaire, elle devra s'en aller. Pas question de dormir ensemble ! Au besoin, pour que ça n'ait pas l'air trop inhumain, je la raccompagnerai jusqu'au métro.

-D'ailleurs on ferait mieux de se dépêcher si tu ne veux pas rater le dernier.

En chemin, je lui explique qu'étant donné qu'on n'a pas beaucoup de temps on fera ça rapidement, cela va sans dire.

-Mais c'est pas plus mal... on peut considérer ça comme une mise en condition... histoire de s'assurer que ça peut fonctionner nous deux... ça nous évitera de nous faire perdre du temps... tu comprends ?... si on s'aperçoit que ça ne colle pas, on n'insistera pas.

Enfin pour elle il n'y avait pas de problème, elle ne voyait pas pourquoi ça ne marcherait pas.

Ça a duré dix minutes. Je suis rentré assez aisément, du premier coup - ça mérite d'être signalé. On a beaucoup parlé. En gros je lui demandais si elle sentait quelque chose. En bref elle me répondait : pas grand-chose. On a essayé différentes positions, plus ou moins... confortables !... ça donnait toujours le même résultat. Alors on a cessé... Mais ça s'est bien passé. Je n'ai senti aucune animosité de son côté. Au contraire, elle était très peinée de devoir s'en aller, plus encore quand je me suis excusé de ne pas pouvoir la raccompagner jusqu'au métro, parce que je sentais que le sommeil me gagnait...

Vu de l'extérieur, on peut se demander où se trouvait le plaisir ?

En fait, il devait se situer dans l'incongruité de notre relation et dans la distance que nous y mettions.

Avec elle, parler du plaisir que nous n'éprouvions pas, et en parler justement pendant l'acte, c'était ça notre plaisir.

Il s'agissait de Faire, encore et encore, partout et n'importe comment, pour désacraliser tout ça.

Nous étions en représentation et c'est ça qui nous motivait.

Dans les trains... Dans les ascenseurs... Dans les bacs à sable pour enfants en nocturne à l'heure des rôdeurs... Dans les églises pendant la messe, on a fait partout ! avec la même indifférence. On a bien ri. On bafouait les règles de l'amour. Je n'éprouvais rien pour elle, que ce besoin permanent de la sauter pour la sauter. Pas de culpabilité, pas d'angoisse post-coït, pas de bien, pas de mal : Je me sentais grandir... Enfin j'avais mon âge !

Un jour, elle m'avoue que ça l'exciterait beaucoup que je fasse la connaissance de son petit ami.

Elle avait pris goût à notre relation ; elle était prête à tout expérimenter.

Je trouve l'idée tout à fait intéressante et je lui propose d'organiser un rendez-vous surprise : elle et lui, son petit ami, se promenant sur le boulevard, et Moi, surgissant comme par hasard devant eux... On irait prendre un verre tous les trois ; elle me ferait passer pour son chef de caisse.

Elle est tout à fait d'accord. On fixe la rencontre pour le lendemain.

Le lendemain, comme prévu nous nous croisons. Elle, toujours aussi mal vêtue ; lui, un pauvre niais de comptable qui lui fera trois enfants et qui ne se souviendra jamais de leurs âges respectifs, et cocu de surcroît et moi, Moi, qui ai presque envie de l'embrasser tellement je suis satisfait du rôle merveilleux qu'il me fait jouer.

Je les emmène dans un salon de thé très chic. Il est mal à l'aise rien qu'à l'idée de devoir payer sa consommation, en plus je l'oblige à prendre une petite douceur au caramel - spécialité de la maison - très chère !

- Allez ! faites-moi ce plaisir, c'est moi qui régale !...

Je le sens soulagé. Mais surtout... épaté. Il m'admire. Nous sommes si différents : Moi, tellement décontracté, bien dans ma peau, la parole facile ; lui, si... Ah !... Ce n'est pas de sa faute...

Elle, elle est fière, muette mais fière.

Il ne se doute pas un seul instant que je l'ai tenue dans mes bras, que je l'ai secouée contre un arbre, que j'ai abusé de son corps sans vergogne, bref que j'ai gaspillé une trentaine de préservatifs en deux mois - ce qui est une performance pour quelqu'un qui n'entend rien à ces choses matérielles.

Il ne se doute pas qu'il est le dindon de la farce, que nous avons ri jusqu'à étouffement pendant nos étreintes en pensant à ses opérations douteuses qu'il accumule cinq jours sur sept, sept heures par jour, dans son petit bureau du ministère de la fonction publique.

Il ne se doute pas que je sais tout sur lui - sexuellement parlant bien sûr - sa façon de faire ne ressemble pas à la mienne et c'est tant mieux, sinon je n'aurais plus qu'à me cacher dans ma cave jusqu'à la fin de mes jours.

Je suis le maître celui qui possède celui qui sait.

Il ne sait rien lui, il est complètement dépassé... Pauvre vieux !

C'est pourtant vrai mon petit Bernard, tu es comme les autres, dès cet instant pour moi tu n'es plus crédible, tu n'as rien qui t'appartient. Tout seul, tu es tout seul, ce que tu crois posséder... tu le partages.

En sortant de ce salon tu n'auras pas ouvert ton portefeuille, tu n'auras pas dépensé tes cinquante euros, mais c'est bien tout ce que tu auras gagné.

Remarque pour un comptable c'est peut-être l'essentiel.

C'est moi qui dirige, j'ai les pleins pouvoirs. Si je veux, je peux t'humilier devant toute cette assemblée de vieux ringards qui sirotent leur thé. Je la dénude en plein salon, je lui mets la main au cul - elle se laissera faire, j'en suis certain, il ne peut pas en être autrement, en elle j'ai une confiance absolue - et je t'oblige à assister à la scène.

Pire, je m'en vais sans régler l'addition !

Mais j'ai du mal à faillir à mon côté gentleman. Je paye, laisse un gros pourboire et déclare être enchanté de l'avoir rencontré lui, le gentil petit fiancé... de ma meilleure caissière.

Je ne suis pas un monstre tout de même.

Nous nous quittons satisfaits.

Finalement, j'ai compris que je ne pouvais pas continuer comme ça. Avec Joëlle, ce n'était pas forcément le meilleur de moi-même que j'exploitais.

Molière, elle en avait déjà entendu parler certes, un groupe de musique qu'elle avait écouté à la radio un jour qu'elle s'était trompée de fréquence... De toute façon, la musique classique elle n'aimait pas, parce qu'elle ne connaissait pas la clé de fa...

Une femme d'une logique et d'une bêtise implacable ! Aucune éducation, aucune réflexion sur rien, toujours d'accord sur tout, surtout quand elle n'y comprend rien. Une fille uniquement faite pour se faire sauter dans tous les azimuts par un pur idéaliste comme moi.

Qu'est-ce que je pensais trouver en restant avec elle je me le demande ?

Quelle réponse ? À quelle question déjà ?

Non il fallait que ça cesse, il était temps que je refasse surface. Et pour tout dire ça me faisait quelque chose de tromper Eliane avec une fille moins intéressante qu'elle.

Tout à coup je la trouvais repoussante - ce qu'elle avait toujours été d'ailleurs - et je me demandais comment j'avais fait pour rendre une pareille connexion possible.

Sous prétexte de vouloir vivre une expérience originale, je m'étais laissé aller dans une relation sordide, et j'y avais gagné le dégoût de moi-même.

Je ne pouvais plus la regarder sans avoir envie de vomir. Et plus j'étais odieux avec elle, plus elle avait l'air de m'aimer.

Je me méprisais d'avoir pu croire qu'elle et moi, nous formions un couple au-dessus des autres.

Mais il y a autre chose.

Non seulement elle ternissait mon image, mais j'avais le sentiment qu'elle représentait un danger pour la société toute entière.

Combien d'hommes après moi iront se fourvoyer entre ses cuisses ? Combien d'hommes encore y perdront leur âme ?

Et tout ça par ma faute !... Parce que c'est moi qui ai déclenché le processus, qui suis à l'initiative de ce carnage à venir.

Je me devais de réparer.

Moi seul pouvais sauver tous ces innocents avant que cette chienne ne les emporte sur son passage.

Je devais me préserver aussi !

Elle avait flatté la bête qui se trouvait en moi, elle avait fait resurgir toutes mes immondices, elle avait fricoté avec mon âme... Et ça je ne pourrais jamais lui pardonner : au plus profond j'étais pire qu'en apparence !

Elle m'avait ôté toutes mes espérances de salut !...

C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'on avait voulu m'éprouver, qu'elle avait été placée volontairement sur mon chemin pour que j'accomplisse ma tâche...

Alors un soir, nous avons pris le train et je l'ai emmenée au bord de la mer. Elle était très excitée à l'idée de voir la mer, ça lui rappelait son beau-père.

Il faisait doux nuit noir ; la plage était déserte.

Avant... j'ai quand même essayé de lui faire comprendre que c'était la première fois que je faisais ça, pour qu'elle se considère comme privilégiée... que ce n'était pas par pur plaisir... que si je le faisais c'était pour elle aussi... parce que je sentais bien qu'elle était malheureuse au fond...

Elle riait, elle croyait que je lui récitais une poésie.

J'aurais tellement préféré qu'elle devine qu'elle était en train de vivre – PARADOXE ! - le moment le plus fondamental de son existence.

Tant pis pour elle !

Après j'ai jeté le couteau dans l'eau, c'était la meilleure chose à faire.

Elle n'a pas crié, un petit gémissement mais c'est tout.

De toute façon, ça ne m'aurait pas dérangé, il n'y avait personne.

Il faisait doux nuit rouge ; elle flottait sur la mer.

Oh ! Éliane... Je suis désolé !... Je ne pensais pas vraiment tout ce que j'ai pu te dire. Je me suis emporté. Nous sommes faits l'un pour l'autre, j'en suis certain désormais. Pardonne-moi, je ne voulais pas !... Il faut mettre tout ça sur le compte de la peur... Tu sais comme j'apprends toujours tout au début... Mais après, une fois que j'ai fait le premier pas, je ne le regrette pas.

J'avais besoin d'un peu de recul.

Maintenant tout devient clair.

Tu mérites d'être ma femme.

Éliane, je t'en prie ! dis moi que tu ne m'en veux pas, que tu veux bien qu'on fasse une grande fête pour sceller notre union. Mais il faudra être gentille avec moi ; je suis fragile tu sais.

Si tu refuses, je comprendrai.

Non, je ne comprendrai pas !... Je suis capable d'avaler une quantité déraisonnable de petites pilules. Éliane, tu es mon seul espoir, avec toi je sens que je vais pouvoir fonder une grande famille - j'ai déjà les prénoms -, tu seras la mère de mes enfants, j'en serai le père - il vaut mieux préciser pour qu'il n'y ait pas d'équivoque... Avec toi, je sens que ça va être normal !...

C'est ce que nous voulons tous, n'est-ce pas ?

Satisfait, je descends poster ma lettre de réconciliation.

Désormais plus de souci à se faire pour l'avenir : une femme et des enfants c'est l'excuse la plus efficace pour se défilier quand ça devient trop embarrassant.

Je représente le mâle dans sa forme la plus achevée. J'ai la lourde tâche d'incarner l'imposture et faire croire que j'assume dans toutes les postures.

La cérémonie sera grande longue et réjouissante.

Au retour, je passe devant la boulangerie ; je décide de m'offrir un éclair au chocolat pour fêter ma reconversion.

De loin, j'aperçois ma boulangère à travers la vitrine ; je lui fais signe que j'arrive.

Je rentre, il n'y a plus personne. Elle m'a bien vu pourtant.

Il fait chaud dehors. Il est quinze heures. Le reste de l'humanité est tout à ses fonctions. Je suis seul à me payer ce luxe d'entrer dans une boulangerie pour un éclair au chocolat. C'est un moment intense, étrange.

Soudain j'entends une voix qui vient de l'arrière-boutique, c'est celle de ma boulangère, elle s'adresse à moi.

Elle m'appelle Monsieur Octave comme d'habitude, elle me demande d'avoir pitié et de partir parce qu'elle a les paupières toutes gonflées d'avoir pleuré, elle ne veut pas se montrer dans cet état. Elle me supplie de m'éloigner prestement avant que sa patronne ne revienne sinon elle sera contrainte de venir me servir et cela risque de lui faire perdre tous ses moyens, son corps dans son ensemble ne le supporterait pas.

Alors je lui demande, d'une voix douce et compatissante, en la nommant par son prénom : Josy !... de m'expliquer ce qui lui arrive.

Elle me répond que c'est son problème.

Je lui suggère que je peux l'aider. Elle me dit que je serais bien le dernier à le pouvoir, que je ne ferais qu'aggraver la situation et qu'elle n'a pas besoin de ma pitié.

Je lui rétorque que ça tombe mal parce que j'ai une envie très forte d'un éclair au chocolat.

Là, je sens qu'elle hausse le ton, elle me dit que des éclairs y en a partout. Et à brûle-pourpoint elle me demande de lui donner sans me défilier la fonction de la femme avec qui je roucoulais l'autre jour en pleine boulangerie.

-Eliane ?

-Ça ne vous a pas gêné qu'elle se montre ainsi devant moi à huit heures du matin ?... vous allez l'épouser ?... Allez, ne niez pas, on ne me la fait pas, les hommes c'est comme les bêtes, quand ça les démange, ils se grattent.

Je ne savais quelle attitude adopter...

Alors je ne m'étais pas trompé, elle en pince pour moi elle aussi...

Trop tard ! J'ai pris ma décision.

Éliane ne pourrait survivre à un ultime revirement.

Et moi ?

Je dois penser à ma carrière, à mon avenir, à ma famille. Eliane est institutrice comme moi, c'est quand même plus sûr qu'une boulangère.

Bon d'accord ! le pain c'est indémodable, on en aura toujours besoin... Mais le quotient intellectuel de nos enfants risque d'en prendre un sacré coup... Et après c'est à moi qu'ils en voudront tout le reste de leur vie.

-Josy ! soyez raisonnable... si vous voulez, vous nous servirez de témoin, d'accord ?

Elle m'avoue que le plus drôle c'est que même quand je lui tiens des propos blessants j'arrive à la faire fondre. Et elle ajoute qu'elle aurait préféré que je n'eusse jamais existé.

Texto ! avec le plus que parfait du subjonctif, j'en suis subjugué.

Et c'est là qu'elle me fait observer que boulangère, ce n'est pas une fin en soi, qu'il faudrait arrêter de coller des étiquettes aux gens. Elle, par exemple, si elle avait eu le choix, elle aurait été dans la coiffure ; mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

De nouveau, elle me somme de m'en aller.

Je laisse échapper que ça me rendrait triste de ne plus voir son tendre minois.

Ce qui l'amène à me parler de sa poitrine, elle s'inquiète de savoir si je ne la trouve pas trop développée.

-Au contraire, ne changez rien, c'est parfait.

Alors là, elle ne comprend pas ce que je fais avec Eliane, étant donné que sur ce plan-là, elle est plutôt mal fournie.

- Ça ne s'explique pas.

Elle me demande si je l'aime.

-Pas de question compliquée s'il vous plaît, j'ai déjà assez de souci comme ça.... L'amour c'est là ou c'est pas là, et si c'est là, on ne le sait pas toujours forcément.

Et je lui ordonne de se montrer rapidement parce que j'ai une grande envie de voir ses yeux tout gonflés, j'ai du mal à imaginer.

Elle apparaît, petite, bouleversante, fragile. Ses yeux sont rouges humides. Des perles de larmes coulent encore sur ses bonnes joues...

Ma religieuse à moi pleine de chantilly, mon chou à la crème, mon baba !

Est-ce que j'avais bien fait d'envoyer cette lettre à Eliane ?

Je m'en vais, sans un mot, ému, la gorge serrée, rempli de doutes sur mon avenir.

Arrivé devant la porte d'entrée de mon immeuble, je m'aperçois que je n'ai pas pris mon éclair au chocolat.

Alors je comprends tout !... Fais demi-tour... Cours... Pousse d'un coup décidé et fracassant la porte de la boulangerie... Saute par-dessus le comptoir - les gâteaux tremblent à mon passage - Josy me reçoit dans ses bras... On tombe à la renverse... Au même instant, la patronne fait son entrée... Nous surprend allongés sur les baguettes !... et renvoie Josy sur le champ... Et nous nous retrouvons chez moi, sous les draps.

Une heure plus tard, le tour est joué : pendant que Josy se remet de ses émotions, je fume une cigarette, tranquille, pépère, fier d'avoir rendu aphone de plaisir ma boulangère.

Demain c'est dimanche, pas de courrier.

Dimanche. Nous sommes encore au lit. Éliane n'a pas reçu ma lettre. Je peux caresser les jambes de Josy l'esprit libre, être complètement à ce que je fais.

Demain Eliane m'appellera certainement pour me témoigner son bonheur.

Je lui expliquerai la situation. Ce ne sera pas facile, mais je dirai la vérité...

Je lui dirais... Je lui dirais que c'est trop tard ma chérie, que cette fois il fallait qu'elle me croie, que c'est définitif... Et aussi qu'elle peut en chercher un autre sans remords.

J'appréhende un peu tout de même.

Lundi. Josy me demande si elle peut s'installer chez moi. Elle a l'air tellement enthousiaste, je ne peux pas lui refuser... son père est mort... quand elle avait quatre ans... d'un accident d'avion... et le pire c'est qu'il s'était trompé de vol !... Il n'y a pas de hasard.

Pour l'instant elle a quartier libre puisqu'elle s'est fait virer. Je lui donne une semaine.

Mais dès lundi prochain, finies les roucoulades, elle devra se mettre en quête d'un nouveau job.

C'est ça aussi la vie d'un couple. Chacun sa croix.

Moi, je suis en vacances !

Le téléphone sonne. Un petit frisson d'angoisse me saisit à la gorge. Je ne suis pas prêt, je décide de ne pas répondre. Josy ne fait aucune remarque. J'aimerais autant qu'elle ne soit pas là quand Eliane appellera.

Mardi. Nous ne nous touchons plus, nos corps sont rassasiés. Et puis Josy transpire beaucoup, ça me gêne un peu.

Éliane n'appelle toujours pas... Ma lettre lui est parvenue hier !...

Qu'est-ce qu'elle attend, elle me fait mijoter ou quoi ?

Je lui donne une chance en or de se caser et elle cracherait dessus, c'est à vous dégoûter d'être honnête.

Hésiterait-elle...?

Mercredi. Josy est affalée sur le lit, la pose d'une Marie-Madeleine dans le besoin. Elle gémit parce que je ne la touche plus.

Je ne suis pas une machine! Une ou deux fois par semaine, ça me suffit amplement. Et j'ai toujours été comme ça.

-Toi ou une autre c'est pareil !

C'est justement ce qu'elle me reproche : de ne pas faire de différence. Elle me ferait presque douter la guêpe avec son raisonnement de supermarché !

Le gardien apporte le courrier.

Enfin ! Une lettre d'Eliane. Je suis troublé.

Josy rit aux éclats. Elle est tombée sur un portrait de moi lorsque j'étais bébé. Je lui conseille d'aller prendre une douche. Elle n'entend pas... elle rit tellement fort qu'elle n'entend pas. Tout à coup elle me fait penser à Joëlle... en plus envahissante... De mauvaises pensées me traversent... Soudain elle se lève d'un bond, comme par enchantement, et se dirige vers la salle de bain.

J'ai dû penser tout haut.

Je suis seul enfin, sur mon lit défait, la lettre dans mes mains, je l'ouvre. Je lis, et au fur et à mesure des phrases, mon étonnement va croissant.

Ça commence par : mon pauvre Octave, et ça finit par : mon pauvre, pauvre, Octave. Ce qui signifie, stylistiquement parlant, qu'il y a une progression dans le sentiment éprouvé par l'envoyeur à l'égard du destinataire : en l'occurrence, le mépris. Elle espère que je ne pensais tout de même pas qu'il me suffirait de lui dire reviens pour qu'elle accoure aussitôt : que c'est bas !... que c'est bas ! Elle ne m'épargne pas. Et elle termine par une phrase bien sentie : selon elle, je ne suis fait pour vivre avec personne. Je suis au comble de l'exaspération.

Mais ma pauvre, pauvre, Eliane, si tu savais comme tu te trompes. Josy est ici avec moi. Elle est bien là et ce n'est pas une illusion.

D'ailleurs elle prend sa douche en ce moment, tu vois comme elle a bien intégré les lieux.

Ça me fait penser que j'ai envie d'elle tiens !

En trois sauts, je retire tous mes vêtements, je fonce sur elle et je la prends d'assaut. Elle ne sait pas ce qu'il lui arrive mais elle est bien contente va !

Moi je suis toujours là où elles ne m'attendent pas c'est pour ça qu'elles sont toutes folles de moi.

Mercredi soir. Josy s'est endormie. Je pense à Eliane.

Elle n'a pas le droit de me traiter ainsi après tout ce que j'ai fait pour elle : je me suis humilié, je suis revenu sur ma décision.

Je suis un être de chair et de sang !... Et encore ! ?... J'aurais pu en profiter bien davantage !...

- Qu'est-ce que je t'ai fait exactement ? L'important c'est qu'au bout du compte, je te donne ma main, tu ne penses pas ? Tu ne vas pas me laisser comme ça. Tu ne peux pas me laisser comme ça, c'est pas humain ! Je te connais, tu te le reprocherais toute ta vie. Reviens, reviens, reviens ! ! !...

Et je me précipite chez elle. Sitôt qu'elle m'ouvre sa porte, je me jette sur elle. Je l'enlace, je l'embrasse, je la prends sur le sol, dans le hall de son deux pièces : elle se laisse faire.

Quand c'est terminé elle se met à rire, m'annonce que ce n'était pas si mal mais que ça ne se reproduira plus.

Je lui laisse entendre que je suis différent. Ça ne la convainc pas.

J'insiste. Je lui propose d'aller publier les bans dès demain.

Je la sens qui faiblit légèrement, mais ça ne suffit pas.

Je lui offre sa robe de mariée.

Elle hésite encore.

Je lui donne mon aval quant au choix des prénoms de nos futurs enfants.

Plus. Je la convie à mettre en route le premier, aujourd'hui même, si elle est d'accord bien sûr...

Elle n'hésite plus. Elle est en pleine ovulation. On met en route le bébé.

Ça se fait tout seul. Pourtant c'est ma troisième participation de la journée.
À croire que dans les situations d'urgence on finit par se surpasser.

À deux heures du matin, je lui demande d'être compréhensive et de ne pas m'en vouloir si je manifeste le brusque désir de rentrer chez moi parce que j'ai encore quelques petits détails à régler.

Elle me demande si ça ne peut pas attendre demain.

-Figure-toi que ça ne peut pas attendre. Et tu sais pourquoi ça ne peut pas attendre ? Parce que c'est précisément à partir de demain que j'ai décidé de me consacrer entièrement à toi, totalement à toi. Alors tu vois, ça ne peut pas attendre.

Elle sourit, l'air d'y croire, je n'en demande pas plus, je n'ai pas le temps.

Maintenant il me faut me débarrasser de Josy ; il y va de mon salut.

Je rentre. L'appartement est sens dessus dessous, Josy a fait des siennes.

Elle est recroquevillée sous le lavabo de la salle de bain, elle sanglote.
Visiblement elle m'en veut d'avoir pris la fuite et de revenir si tard.
Je ne peux pas lui en faire le reproche.

Mais, alors que je pourrais en profiter pour lui signifier avec tact qu'il est désormais venu le temps pour elle de quitter les lieux et de céder sa place, je cours la prendre dans mes bras et je la culbute sur-le-champ - c'est-à-dire sous le lavabo -, ce n'est pas très confortable, mais suffisamment incongru pour me donner les moyens d'assurer ma quatrième participation de la journée.

Et après ?

Après ? Je ne me souviens plus très bien, tout s'est passé si vite, c'est comme un mauvais rêve.

On sonne à la porte.

Josy s'empresse d'aller ouvrir comme persuadée de ce qu'elle va trouver. J'entrevois Eliane.

Tout ce que je sais c'est que je reste sous le lavabo.

Elles ont une longue conversation toutes les deux, sans insultes il faut le dire, elles restent très dignes dans leur désillusion.

Elles parlent longtemps. Je n'entends pas. Je ne veux rien entendre.

Josy reprend toutes ses affaires. Éliane attend.

Peut-être qu'elles ont décidé de vivre ensemble ; ça je ne pourrais pas le certifier.

En tout cas aucune des deux ne jette un regard sur moi, c'est comme si je n'existais pas, c'est assez humiliant.

Mais je fais comme si de rien n'était. C'est déjà pas mal qu'on me fiche la paix.

La porte claque. Je suis seul.

Je ne peux pas m'empêcher d'aller jeter un coup d'œil par la fenêtre.

Elles marchent toutes dans la rue, dans la lumière matinale. Elles marchent d'un pas tranquille. Je ne peux pas voir leurs visages, mais je suis certain qu'elles ne pleurent pas. Elles me paraissent si grandes si héroïques.

Je les envie.